

Analyses critiques & comptes rendus*



ENGÉLIBERT Jean-Paul

Fabuler la fin du monde. La puissance critique des fictions d'apocalypse

Paris : La Découverte (L'Horizon des possibles), août 2019, 240 p.

L'objectif de Jean-Paul Engélibert dans son livre

Fabuler la fin du

monde est de montrer la puissance de l'apocalypse. Il le fait en passant en revue une liste non exhaustive, néanmoins riche et diversifiée, de fictions de la fin du monde, qu'elles soient littéraires ou cinématographiques. Ce d'une manière intéressante, puisque tout au long des œuvres analysées, Jean-Paul Engélibert n'a de cesse de mettre en lumière les critiques et les réflexions qu'elles suscitent. Il fait ainsi dialoguer cinéma, série télévisée, littérature et philosophie avec finesse. Une approche qui, bien qu'axée sur l'analyse littéraire, offre un regard pertinent sur l'état écologique et social désastreux de la société industrielle mondialisée.

Jean-Paul Engélibert a effectué un intéressant travail sur la nature de l'apocalypse dans les fictions du genre. Il montre que la puis-

sance de l'apocalypse tient du fait qu'imaginer vivre le temps de la fin sert à conjurer la fin des temps. L'apocalypse, en d'autres termes, pousse à agir pour prévenir la fin des temps. Il s'agit d'un « moment à saisir, une chance de transformation, une opportunité pour opérer un changement, plutôt que le temps plat et homogène de la consécration des événements » (p. 12).

Plus précisément et pour reprendre les termes grecs auxquels se réfère souvent l'auteur, l'apocalypse nous situe dans le *kairos* et non dans le *chronos*. Le premier est le temps messianique qui, à la fois, révèle la destructivité de notre histoire et inscrit dans le temps la promesse d'un autre monde. Le second est le temps eschatologique qui correspond à la fin chronologique du monde. Cette idée parcourt les cinq parties du livre, de même que l'idée d'apocalypse immanente qui en est le corrélat.

*Les analyses publiées dans la rubrique Lu, vu, entendu sont issues de la base bibliographique de Futuribles International : <https://www.futuribles.com/fr/bibliographie/> (NDLR).

Jean-Paul Engélibert parle d'immanence de l'apocalypse, qu'il oppose à imminence. D'après lui, l'apocalypse est immanente, c'est-à-dire qu'elle n'est pas une nécessité et qu'il est toujours possible d'en prévenir la réalisation, et non imminente, dans quel cas elle exprimerait l'attente passive et avec fatalité de l'advenue de la catastrophe. L'immanence de l'apocalypse renvoie à l'idée de temps messianique, tel que l'a conçu Walter Benjamin que l'auteur cite avec pertinence à plusieurs reprises.

En ce sens, l'apocalypse est, selon l'auteur, pleinement politique. Elle pose le besoin d'une *praxis*. Elle nous engage dans un combat pour enrayer le mécanisme d'une fin du monde en cours. C'est pourquoi les fictions apocalyptiques sont à considérer comme des instruments de lutte contre l'apocalypse. Elles restaurent le politique dans un climat de fin de l'Histoire. Leur approche critique articule des représentations de la fin et la pensée politique.

Car les fictions apocalyptiques sont à l'évidence critiques. En représentant le temps de la fin, elles révèlent le présent. Elles révèlent le monde tel qu'il est et en font une critique. Là réside la seconde force de ces récits. So alignons toutefois qu'en ce qui concerne l'anthropocène, la fin du monde n'est plus de l'ordre du récit mais, comme pour la peur de l'hiver nucléaire, une réalité tangible.

C'est donc autour de ces deux forces que les cinq parties du livre

sont articulées. On appréciera spécialement les parties une et deux où l'auteur s'applique particulièrement à faire des liens entre les fictions apocalyptiques et la situation présente.

Dans la première, s'inscrivant dans la ligne de Jean-Baptiste Fressoz et Christophe Bonneuil, il montre comment les fictions apocalyptiques permettent de déjouer les discours naturalistes de l'anthropocène qui font de l'espèce humaine une force géologique universelle et indifférenciée dont l'érection relevait de la nécessité.

La deuxième partie s'attache à montrer que ces fictions supposent une sortie du présentisme, régime d'historicité du XXI^e siècle selon François Hartog. En effet, elles nous placent, par une expérience imaginaire, dans le *kairos*, et autorisent une ouverture de l'horizon et un déploiement des possibles. En fabulant la fin des temps, elles permettent de penser autrement l'Histoire, soit depuis la fin qu'il s'agit d'éviter. Dès lors, « ce présent n'est pas présentiste : il est repolitisé, ouvert sur le passé qu'il ressuscite et sur l'avenir qu'il charge de sens » (p. 96). Elles proposent également une critique ouverte du progrès, et par-là même une sortie de la modernité.

On regrettera que dans les trois parties suivantes, et en particulier la dernière, les liens soient moins marqués et moins évidents entre les fictions et la situation présente. Car ces liens sont certainement un des points forts

de l'ouvrage. J'en dégagerai deux enseignements, qui n'étaient pas l'objectif de l'auteur.

Premièrement, ce travail sur les fictions apocalyptiques fait disparaître la distinction entre fin du monde et fin d'un monde, omniprésente dans la littérature sur l'effondrement de notre société industrielle¹ et qui, à y regarder de plus près, n'est pas si pertinente. Ce d'autant plus qu'à l'expression fin d'un monde est souvent associée l'idée selon laquelle l'effondrement est une étape nécessaire pour la construction d'un monde nouveau, digne, qui va de soi. Jean-Paul Engélibert nous montre au contraire que, dans les fictions, la fin du monde conduit à y résister et à tenter de la conjurer. Il s'agit bel et bien d'éviter que la fin n'advienne. Approche qui me semble plus adéquate présentement, car rien ne nous dit qu'un monde post-effondrement soit enviable.

Deuxièmement, Jean-Paul Engélibert souligne que les fictions apocalyptiques sont énergiques et (re)mettent en mouvement le monde. Elles sont à la fois un cri de désespoir et un appel à l'action. Elles conjuguent ce paradoxe d'affirmer la négativité et de tirer de cette affirmation de

l'énergie, ce qu'exprime la formule « l'énergie du désespoir ». La catastrophe devient la source où puiser l'énergie d'ouvrir l'horizon. Elle peut donc être mobilisatrice, au grand dam des personnes qui reprochent au discours écologique d'être trop alarmiste ou catastrophiste, et par-là de paralyser l'action.

En somme, Jean-Paul Engélibert a démontré, à travers son ouvrage, la puissance de l'apocalypse, au sens où elle est critique envers l'ordre du monde qu'elle révèle, et politique puisqu'elle sert, par son immanence, à conjurer la fin des temps en ouvrant un temps de l'action. Ainsi, fabuler la fin du monde consiste à rouvrir le temps, rouvrir l'avenir, et par conséquent exige de sortir du présentisme. Cela peut nécessiter de faire table rase, à partir de laquelle quelque chose peut émerger, et de laquelle il est possible de penser et voir autrement. Dans tous les cas, l'apocalypse permet de déconstruire le présent et d'imaginer d'autres mondes possibles.

Selon l'auteur, « se situer à la fin des temps, c'est commencer à penser un autre avenir, une autre relation au temps et à l'action, une autre politique » (p. 146). Tel est peut-être ce qui nous fait défaut, à l'heure où notre société industrielle court à l'apocalypse. ■

Gabriel Salerno

1. Sur cette littérature, voir SALERNO Gabriel, « L'effondrement de la société industrielle, et après ? », *Futuribles*, n° 427, novembre-décembre 2018, p. 61-81 (NDLR).